

Passion Faïence

n° 30 - juin 2006

Le peu, le très peu que l'on peut faire, il faut le faire quand même. Théodore Monod

Sommaire

Etudes et notes

- Marcel PICARD : *Chansons populaires françaises en Creil & Montereau.*

pp. 2-13

- Claude-Anne LOPEZ : *Le choix de Franklin pour un service de table.*

pp. 14-17

- Nicole LINOL : *Lecture iconographique des vignettes d'une série d'assiettes de Creil & Montereau titrée "Napoléon 1er".*

pp. 18-23

- Jean-Michel ROUDIER : *Les putti de la faïencerie de Varzy.*

pp. 24-27

Photos

- Décor au chinois à Sarreguemines.

p. 28



Lecture iconographique des assiettes de la série "Napoléon 1er"



Les putti de la faïencerie de Varzy



Gravures originelles et impressions sur faïence des Chansons populaires françaises

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne pas à pas,
Parcourait son royaume.
Jovial, simple et érévant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la...



Chansons populaires françaises en Creil & Montereau

par Marcel PICARD

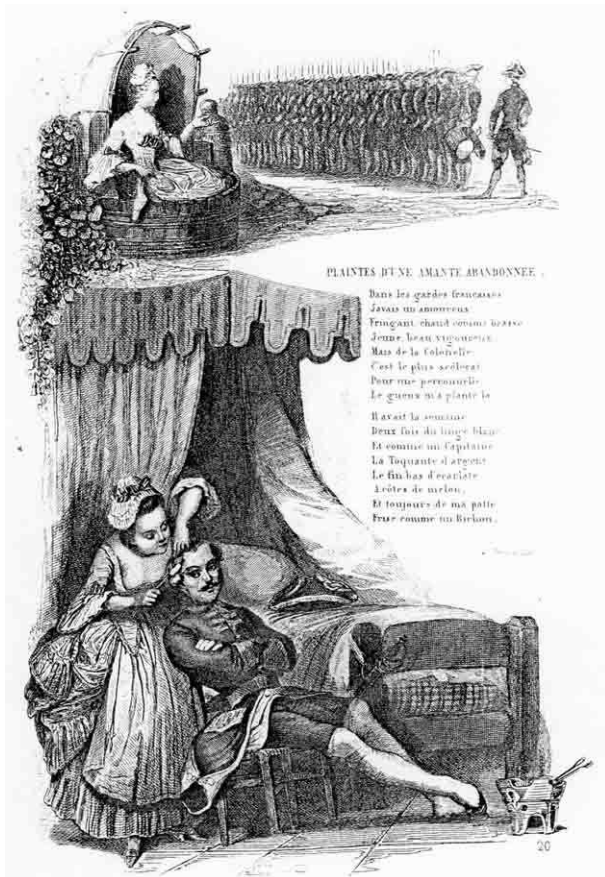


Fig. 1 - Illustration de "Plaintes d'une amante abandonnée".

La série d'assiettes que nous vous présentons aujourd'hui n'est pas titrée mais pourrait très bien s'appeler "*Chansons populaires françaises*".

Elle est illustrée des dessins de Joseph Louis Trimolet (1812-1843), Louis Charles Auguste Steinheil (1814-1885), Eugène Giraud (1806-1881) et Antoine Pascal (1803-1859), publiés dans l'ouvrage de T. M. Dumersan (1780-1849) : *Chansons nationales et populaires de France*, sans lieu ni date.

J. L. Trimolet et Steinheil ont, l'un et l'autre, illustré une édition de chansons populaires françaises, le premier en 1834, le second en 1843. Il est possible que les dessins de Steinheil aient été réalisés pour Dumersan,



Fig. 2 - La légende de l'assiette n° 1 ne reprend pas le titre de la chanson mais la 1ère strophe "Dans les gardes françaises".

photo J. Bontillot

avant 1843.

Cette série, fabriquée certainement avant 1844, a pu l'être dès 1840.

Les assiettes actuellement connues, en noir, bleu ou en polychromie, comportent en effet les marques aux cachets ronds de type E 6, E 5 ou E 43 du répertoire de J. Bontillot, qui prouvent qu'il y a eu au moins deux éditions : la première entre 1839 et 1844, la seconde entre 1844 et 1849.

Une seule bordure aux arcatures gothiques fleuries a été utilisée.

Les vignettes sont numérotées et légendées mais, on le verra, le titre de la source iconographique diffère souvent de celui apposé dans les assiettes. Il n'y a pourtant aucun doute possible.

1- DANS LES GARDES FRANÇAISES.

Dessin de E. Giraud, gravure de Gaitte.
Imprimée pour la première fois en 1760 dans le 6ème volume du *Chansonnier français*,

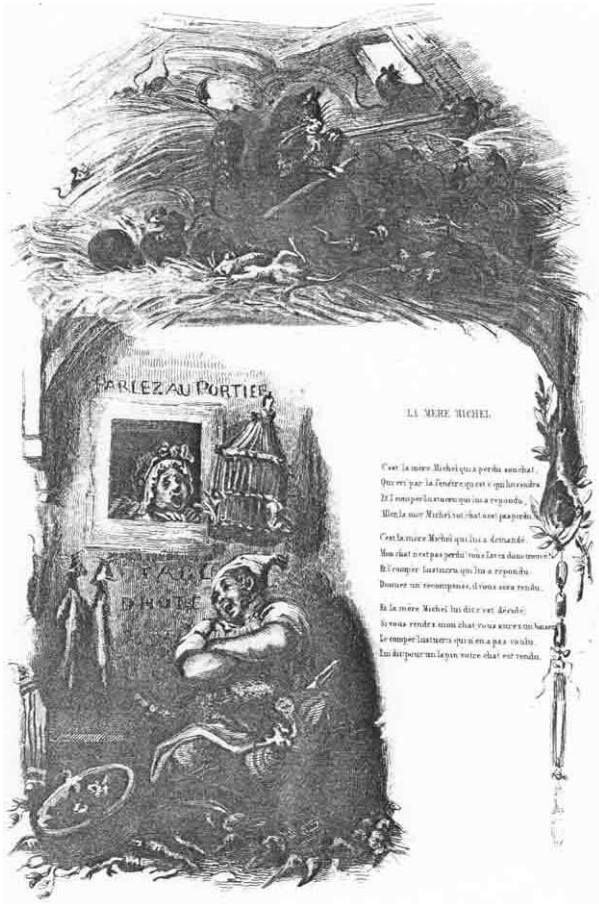


Fig. 2 - Illustration de "La mère Michel", gravure 12 x 19 cm.



Fig. 4 - Illustration de "Le buveur ou le cabaret", gravure 12 x 19 cm.



Fig. 3 - Assiette n° 2 "La mère Michel"

photo J. Moniot



Fig. 5 - Assiette n° 3 "Le buveur"

photo J. Bontillot

cette chanson est attribuée -- à tort disent certains -- à Jean Joseph Vadé (1720-1757), le chef de file de la chanson "poissarde".

2 - LA MÈRE MICHEL.

Dessin de Trimolet, gravure de Wolf.

Anonyme et très ancienne chanson

dont existent différentes versions.

3 - LE BUVEUR ou LE CABARET.

Dessin de Steinheil, gravure de Brunellière (voir p. 3).

Apparue au début du XIX^{ème} siècle, cette chanson anonyme a connu une vogue étonnante.

4 - M. et Mme DENIS.

Dessin de Trimolet, gravure de Nargeot.

Dialogue chanté du vaudeville de M. A. Désaugiers (1772-1827) : Souvenirs nocturnes de deux époux du XVIII^{ème} siècle.

5 - CADET ROUSSELLE.

Dessin de Trimolet, gravure de Pfitzer (voir p. 5, ci-contre).

A l'origine serait une chanson sur Jean Nivelles entendue dans le Brabant par nos soldats. Refusant de combattre pour le roi de France contre Charles le Téméraire et de répondre aux sommations répétées de son père Jean II, sire de Montmorency, celui-ci se serait écrié "Ce chien de Jean de Nivelles s'enfuit quand on l'appelle". La tradition, elle, retiendra "le chien de Jean de Nivelles s'enfuit quand on l'appelle". Ne connaissant pas Jean de Nivelles, les soldats appliquèrent la chanson à l'un de leurs Cadet Rousselle et c'est sous ce nom qu'en 1792 elle devint extrêmement populaire chez les volontaires français.

Exploité comme personnage de comédie burlesque, Cadet Rousselle est le type idéal de la sottise bouffonne et de la naïveté prétentieuse, le nombre de pièces procède toujours par trois, nombre qui fut dès la plus haute antiquité mystique et sacré. Le mystère de Cadet Rousselle rappelle ce nombre cabalistique.

On ne sait pas de qui est l'air, fort original et fort gai, qui fut apporté en France avec la chanson. (Notes de Dumersan).



Fig. 6 - Illustration de "M. et Mme DENIS", gravure 12 x 19 cm.



Fig. 7 - Assiette n° 4 "M. et Mme DENIS" .

photo J. Moniot

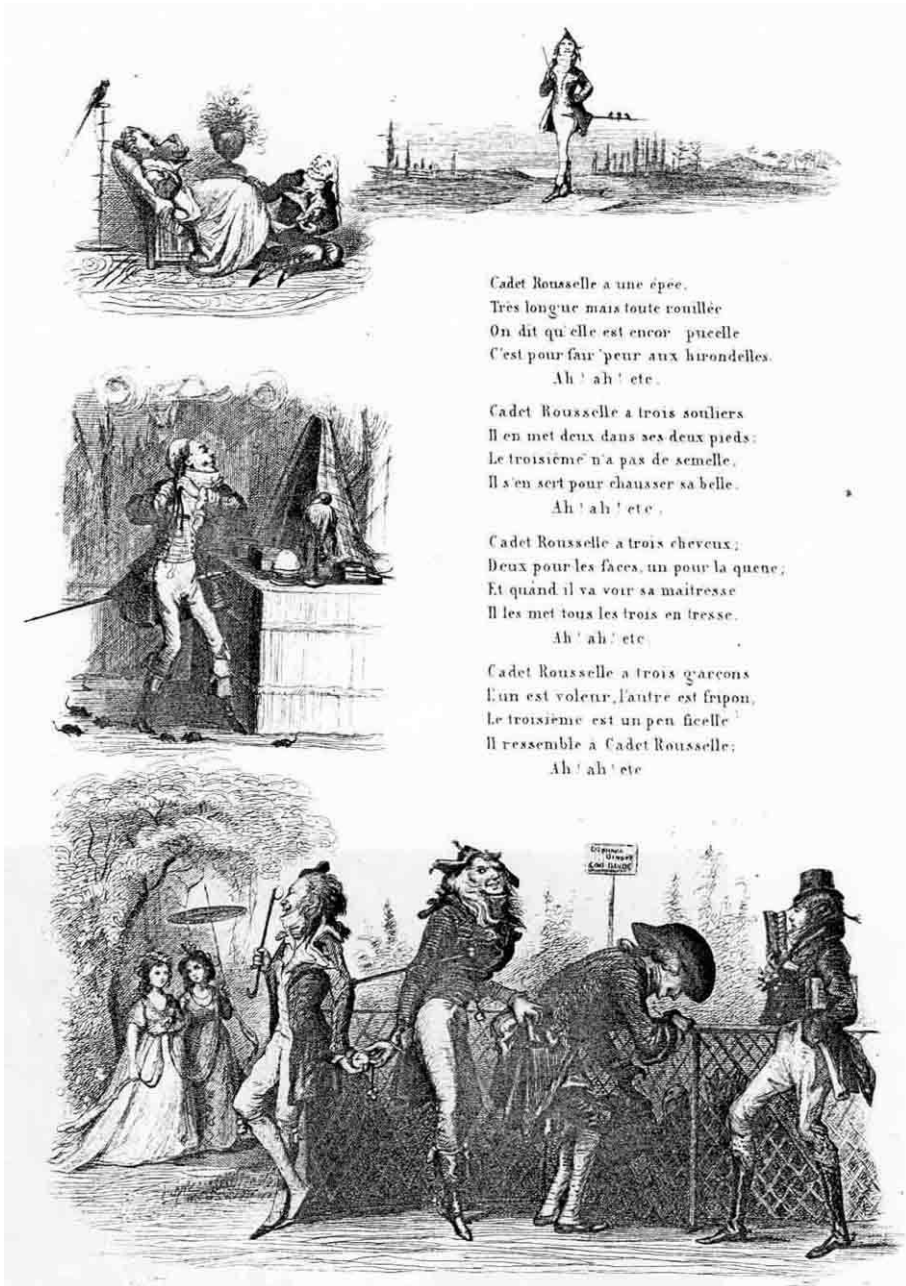


Fig. 8 - Illustration de "Cadet Rousselle", gravure 13 x 20 cm.



Fig. 9 - vignette de l'assiette n° 5 "Cadet Rousselle",

photo J. Moniot

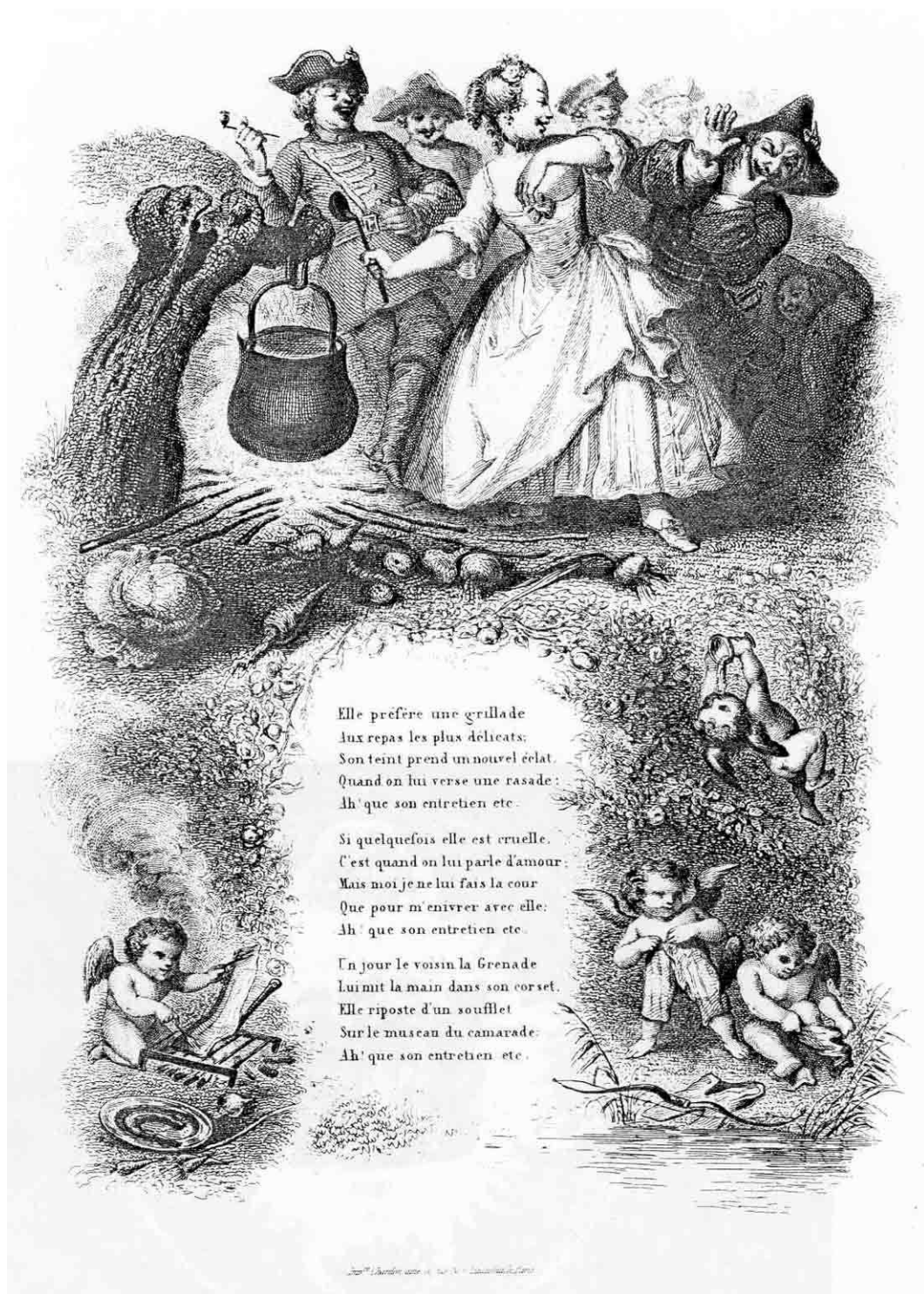


Fig. 10 - Illustration de "Fanchon", gravure 14 x 20 cm.



Fig. 11 - Assiette n° 6 "Fanchon" .

photo J. Bontillot

6 - FANCHON.

Dessin de Trimolet, gravure de Nargeot.

Chanson datée, d'après l'air et la forme, de la fin du XVIIIème siècle. Depuis, une des chansons les plus répandues dans nos régiments, dont l'auteur est resté inconnu.

7 - LE DÉPART DU GRENADIER.

Dessin de Pascal, gravure d'Alès.

Imitation d'une chanson de village par Dumersan et Brazier, 1823. Complète la trilogie : Départ du conscrit - Retour du conscrit. Chanson qui connaît un très grand succès et sera insérée dans la Comédie des cuisinières et chantée au théâtre des Variétés par Flore.



photo J. Bontillot



Fig. 12 - Illustration de "Le départ du grenadier", gravure 12,5 x 20 cm ; imp. de Chardon aîné et fils, 30 rue Hautefeuille, Paris, et assiette n° 7 reprenant une partie de la même vue.



photo J. Bontillot

8 - DAGOBERT.

Dessin de Trimolet, gravure de Torlet.

Chanson antérieure à la Révolution de 1789, d'un auteur inconnu. Revenue à la mode en 1814 avec des couplets d'actualité. Interdite, elle reparaitra avec le retour des Bourbons.



Fig. 13 - Illustration de "Dagobert", gravure 12,5 x 19,5 cm et assiette n° 8 reprenant une partie de la même vue.

9 - AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE.

Dessin de Steinheil, gravure de Langlois.

Chanson de Billaut Adam, "Maître Adam" (1602-1662), un menuisier de Nevers que ses refrains rendirent célèbre, surnommé le "Virgile du rabot".



photo J. Bontillot



Fig. 14 - Illustration de la "Chanson de Maître Adam", gravure 13 x 18 cm et assiette n° 9 reprenant la même vue, mais avec pour légende "Aussitôt que la lumière".



photo J. Bontillot

10 - LE ROI D'YVETOT.

Dessin de Trimolet, gravure de Nargeot.

Le roi d'Yvetot n'est pas un personnage imaginaire. Roi d'un fief érigé en royaume au XIV^{ème} siècle, bénéficiant d'un régime privilégié, il est passé dans la littérature comme le type du roi bon enfant, ne promulguant d'autre code que celui du plaisir. Ecrite en 1813, la célèbre chanson de Béranger exprime l'opinion et les vœux de l'immense majorité des Français d'alors, lassés d'une gloire chèrement payée et désireux de vivre en paix.

Il existe deux autres illustrations dans les séries "Chansons de Béranger".

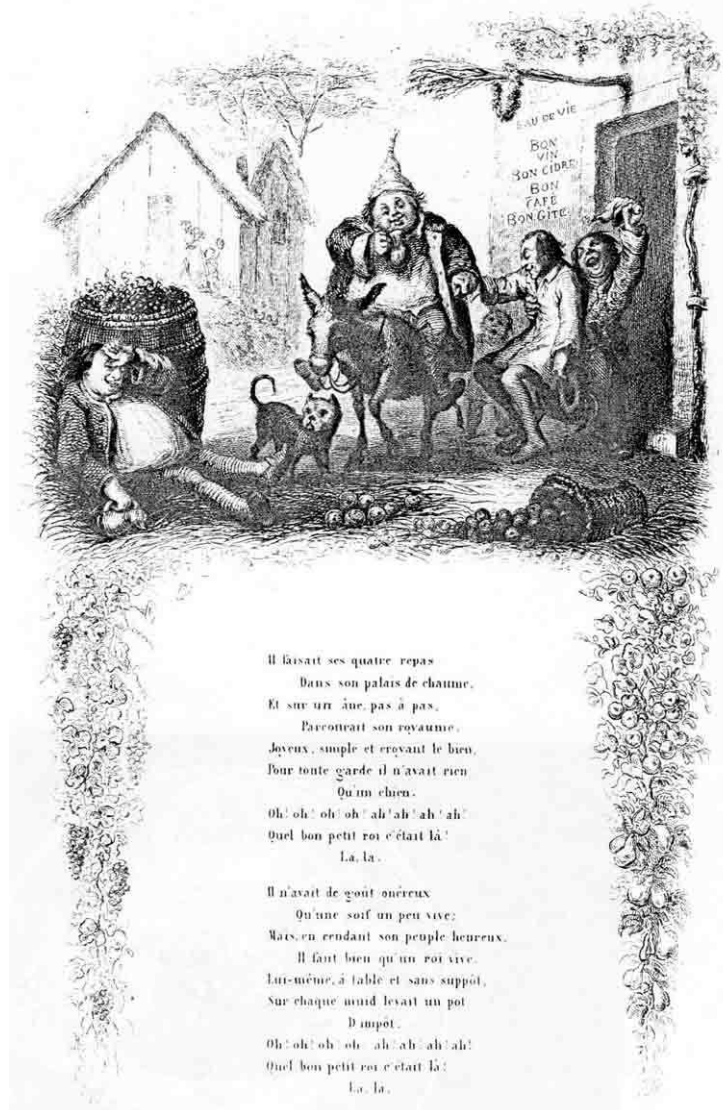


Fig. 15 - Illustration du "Roi d'Yvetot", gravure 12,5 x 20 cm et assiette n° 10 reprenant une partie de la même vue.

11 - MALBROUGH.

Dessin de Trimolet, gravure de Torlet.

Chantée en 1781 par Mme Poitrine, la nourrice du dauphin, fils de Louis XVI. Les paroles burlesques avaient été probablement rapportées après la victoire de Marlborough à Malplaquet en 1709 par quelques soldats de Villars et Boufflers. Déjà en 1706 on avait composé des couplets sur le duc général. A la mode au château de Versailles, la chanson se répandit dans toute la France et donna à "Malbrough" une célébrité plus populaire que toutes ses victoires. (Notes de Dumersan).



photo J. Bontillot

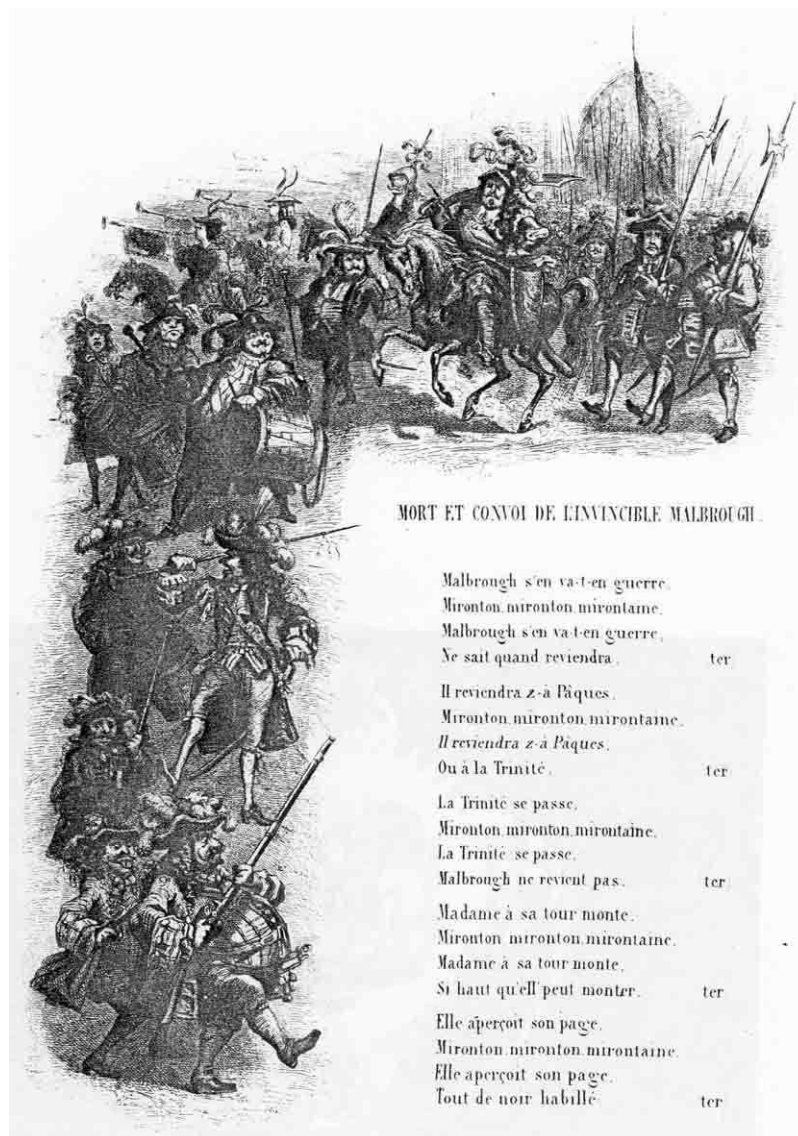


Fig. 16 - Illustration de "Mort et convoi de l'invincible Malbrough", gravure 12 x 18 cm et assiette n° 11 reprenant une partie de la même vue.

12 - AU CLAIR DE LA LUNE.

Dessin de Trimolet, gravure de Nargeot.

Chanson anonyme, paroles dans le style XVIIIème siècle dont on assure que la musique serait de Lulli.



photo J. Bontillot

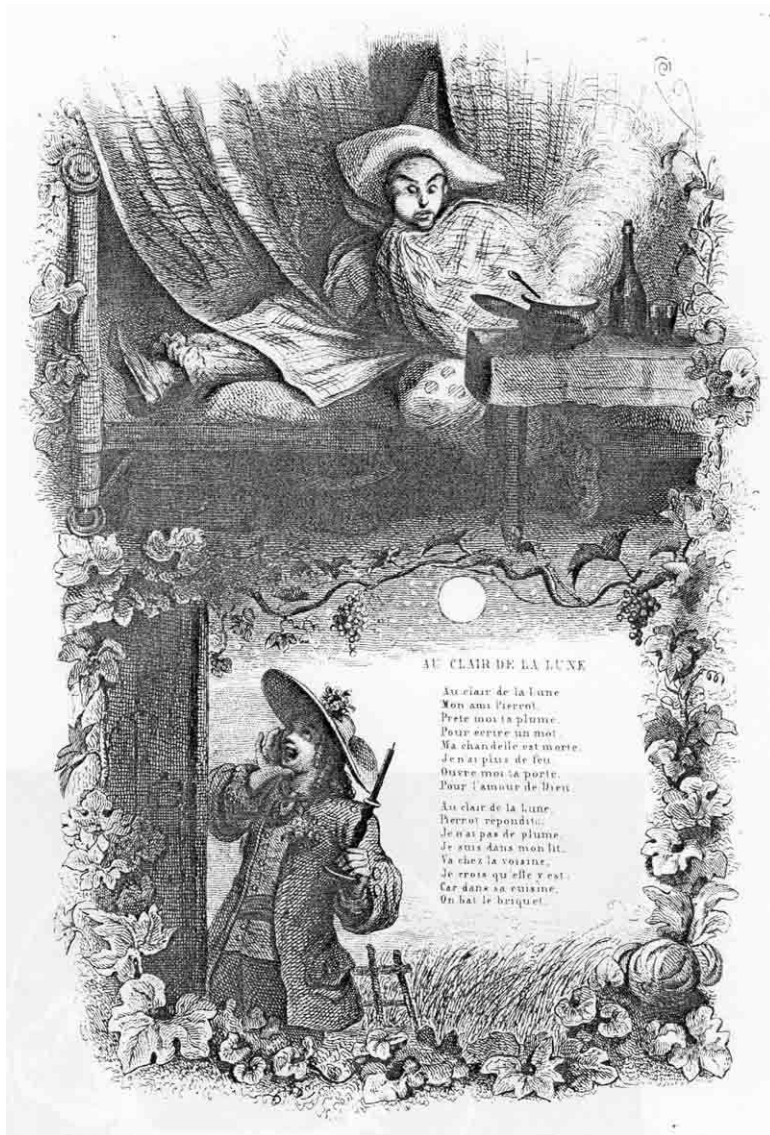


Fig. 17 - Illustration de "Au clair de la lune", gravure 14 x 20 cm et assiette n° 12 reprenant la même vue, mais avec une disposition différente des personnages.

Le choix de Franklin pour un service de table

par Claude-Anne LOPEZ

traduit de l'américain par Colette MORDANT

NDLR : Le texte qui suit est extrait du livre "My Life with Benjamin Franklin", par Claude-Anne LOPEZ, Yale University Press, New Haven & London, 2000, chap 11, pp. 140-147.

Il fait suite à la découverte d'une facture émanant de la manufacture de Montereau, retrouvée dans les archives de B. Franklin et que nous publierons prochainement.

On notera que l'auteur a été pendant de nombreuses années chargée de l'édition de "The papers of Benjamin Franklin" à l'Université de Yale (New Haven, Connecticut, USA).

*A la mémoire de John Harris
qui partageait généreusement son savoir.*

Cette recherche fut une obsession pour moi pendant plus d'un an à cause d'un rêve : le rêve qu'un jour on donnerait un dîner à la Maison Blanche et que la vaisselle y serait trop simple, toute blanche, avec comme seul ornement, un petit rameau en relief le long du bord et sur chaque table, une petite carte dirait aux invités qu'ils mangeaient dans des assiettes qui étaient des reproductions de celles que B. Franklin avait choisies quand il était ministre plénipotentiaire en France. Franklin est si célèbre dans le monde entier que bientôt la salle bourdonnerait d'anecdotes à son sujet, vraies ou imaginaires, avec cet enthousiasme que son nom soulève toujours.

Mais j'ai cessé d'espérer que cela se produirait. Malgré mes recherches, je n'ai découvert aucune pièce authentique du service de Franklin.

Dans les années 70, quand on a construit le musée "Franklin Court" à Philadelphie sur le site de sa maison, il a été trouvé ¼ de million de tessons. On ne peut dire s'ils datent de son époque ou du 19^{ème} siècle où d'autres maisons ont été construites à cet endroit. Tout ce qu'on sait, c'est que des tas de gens ont jeté de la vaisselle cassée dans une fosse.



Portrait de Benjamin Franklin

A première vue, le dossier daté du 3 juin 1780 ressemblait aux centaines d'autres qui passaient sur notre bureau. C'était une liste de deux pages d'articles qui devaient être envoyés à la résidence de Passy de Franklin, accompagnée d'une lettre d'une page le conseillant sur les procédures à suivre pour le transport par bateau. La somme globale qu'il devait payer était de 333 livres tournois et 3 deniers. Sur la quatrième et dernière page, une annotation personnelle de Franklin " Facture faïence : 333 l.t. 3 d. "

De la faïence ? Pas du matériel de guerre, pour une fois, ni quelques-uns des multiples articles que commandait le Congrès à son émissaire en France. Non, de la faïence en grande quantité : soupières, douze douzaines d'assiettes, des plats de toutes formes et dimen-

sions, des flacons à huile, beurriers, une quantité de services à dessert, des verres et des seaux (ou vases ?), ainsi que assez de pièces pour servir le thé à une foule de gens .

La date de l'achat s'explique. Vers 1780, Franklin était le ministre plénipotentiaire d'une nation étrangère reconnue officiellement par la France. Il ne subissait finalement plus la censure de ses collègues J. A. et A. Lee et était entièrement libre de recevoir ses distingués invités comme bon lui semblait. Il était également conscient qu'il faudrait des années avant que la Révolution américaine n'atteignît son but et, étant économe de nature, il a dû penser qu'il était temps d'investir dans de la vaisselle plutôt que d'en louer à un tarif très élevé. L'année précédente, le 4 juillet 1779, s'était tenu un banquet copieux pour 40 convives ; figuraient au menu : poulet, canard, dinde, veau, agneau, cailles, deux variétés de pigeons, artichauts, carottes, navets, oignons, chou-fleur, chou, salade verte, pois, champignons, concombres, haricots verts, feuilles de vigne, fines herbes, groseilles à maquereaux, fraises, framboises, cerises, poires, abricots, citrons, melons et figues, le tout suivi de nombreux toasts d'autant plus chaleureux qu'on avait descendu nombre de bonnes bouteilles. Les fêtes que Franklin a organisé seul par la suite étaient plus modestes.

Dans ces circonstances, la facture de la vaisselle mérite un examen plus approfondi. D'où venait ce premier service commandé par la toute nouvelle ambassade américaine - qui ne consistait que d'un ministre vieillissant et de deux secrétaires (qui étaient son petit-fils et un Français qu'on avait embauché) ?

Ce service neuf ne provenait pas de Sèvres ou de Limoges, les deux plus célèbres manufactures de porcelaine fine. Il provenait de Montereau, petite ville à 80 km au S-E de Paris, seulement connue pour un assassinat politique sur son pont au 15^{ème} siècle et pour le confluent de la Seine et de l'Yonne d'où le nom de Montereau-fault-Yonne, qui signifie où l'Yonne disparaît. La grande surprise vient de

l'en-tête. Sous un motif de branches et d'une couronne ornée de fleurs de lys, est écrit "Manufacture (royale est rayé) de faïence anglaise, de MM. Clark et C^o établie à Montereau-fault-Yonne en vertu de l'arrêté du Conseil du 15 mars 1775, sous l'appellation de Queen's Ware" ou "Marchandises de la Reine".

Non seulement le nom de Clark et C^o sonne anglais, mais "faïence anglaise" est étonnant, d'autant plus que la facture est signée Mackintosh. Pourquoi diable Franklin aurait-il acheté des marchandises anglaises au milieu de la révolution américaine ? Et étant donné l'interdiction, en France, d'importer de la céramique anglaise, comment explique-t-on l'existence en France d'une faïencerie au nom anglais et le terme de "Queen's Ware" ? Que se passait-il ?

En l'absence de tout document sur cet achat à la Maison Blanche ou au Ministère, j'ai écrit au conservateur du Musée de la faïence à Montereau. Il était ravi de recevoir une copie de ce document qui, dit-il, deviendrait l'une des pièces maîtresses de son musée, mais regrettait qu'à sa connaissance aucune pièce de Montereau des années 1780 n'avait survécu. Pire, la manufacture active jusqu'en 1955, a maintenant disparu avec ses archives. Le seul renseignement qu'il détenait était qu'on avait commencé de produire en France la "Queen's Ware" en 1775 avec le capital fourni à parts égales par les associés Holker et Garvey.

Était-ce là la clé de l'énigme ? Garvey est le nom d'une famille irlandaise qui a émigré en Normandie au milieu du 18^{ème} siècle parce qu'ils étaient Jacobites, du côté de la branche catholique des Stuarts en Angleterre, à une époque où les Protestants gagnaient en importance. Etablis à Rouen, les frères Robert et Anthony Garvey y firent fortune et finirent par intégrer la noblesse française. C'est d'ailleurs leur neveu, Plowden Garvey, qui a renvoyé par bateau, en 1785, les 128 caisses d'objets appartenant à Franklin.

En ce qui concerne les Holker, le père (John, 1719-86) et le fils (Jean, 1745-88) jouè-

rent un rôle important dans l'histoire de la production française et également dans les relations franco-américaines.

Holker père était un grand ami de Franklin, à qui sa femme envoyait des pots de gelée des pommes de leur verger. Son activité principale était dans les textiles mais il s'intéressa aussi vivement, entre autre, à la céramique. Holker fils devint le tout premier Consul français aux USA. Ce groupe d'immigrés anglais et irlandais de la région de Rouen pratiquaient ce qu'on appelle de nos jours de l'espionnage industriel. Ils "débauchèrent" des ouvriers anglais nettement plus qualifiés que leurs homologues français et les attirèrent en France par des promesses de meilleurs salaires.

Le gouvernement français, impatient de rattraper son éternel rival d'outre Manche, leur offrit une prime s'ils se convertissaient au Catholicisme et une dot intéressante s'ils épousaient une française.

Après une visite décevante au Musée de la faïence à Montereau - le seul fait positif étant l'arrivée du Beaujolais nouveau - je revins à Paris découragée. Le conservateur n'a montré aucun intérêt dans ma recherche et n'a pas voulu dévoiler l'endroit où était conservé le seul document qu'il connaissait, concernant l'ouverture de la manufacture.

Le musée de Sèvres, où je me rendis ensuite, est riche de pièces de porcelaine et de poterie de toutes les époques et offre beaucoup d'échantillons d'une céramique blanche (vers 1760) fabriquée à Paris, appelée Pont-aux-Choux, d'après un pont près duquel les habitants cultivaient des choux. Mme Maddy Ariès, l'un des plus grands experts en la matière, m'a assuré que Pont-aux-Choux et Montereau étaient pratiquement indifférenciables, parce que les ouvriers de Montereau étaient arrivés de Pont-aux-Choux après la fermeture de celle-ci. Cela m'a poussée à acheter dans la boutique du musée une assiette blanche avec un motif en relief sur le bord, une excellente réplique, je pense, du service de Franklin.

Ma chance fut de prendre le thé avec le professeur d'histoire François Crouzet et sa femme. "La personne qu'il vous faut, me dirent-ils, c'est John Harris à l'université de Birmingham. C'est le grand expert de ce qu'on appelle l'emprunt de la technologie". Puisque je projetais d'aller voir ma famille en Angleterre en repartant, je me suis arrêtée un jour à Birmingham. Ce fut une journée délicieuse en compagnie d'un homme cultivé et généreux qui ne ménagea pas ses efforts pour m'éclairer et orienter ma recherche dans la bonne direction. Et voici ce que j'appris.

En 1774, John Holker, qui venait de prendre la direction de l'usine de Montereau, convainquit le superintendant des finances français, Jean-Charles Trudaine de Montigny, que ce serait une bonne idée que la France accroisse sa production d'une nouvelle gamme de céramique récemment lancée en Angleterre. Il était persuadé que ce serait vite un succès sur le marché. Trudaine accepta immédiatement et l'assura de son soutien. On créa une société pour gérer la manufacture sous la direction de William Clark de Newcastle et de George Shaw de Burslem, tous deux transfuges d'Angleterre. Quelques mois plus tard, la firme sollicitait du gouvernement, par l'intermédiaire de Trudaine, de faciliter leur expansion, puisque l'argile de Montereau s'avérait parfaite pour fabriquer la "Queen's Ware" - qui sortit encore plus blanche que l'originale anglaise, et la demande grandit dans toute l'Europe. Les expatriés anglais réclamèrent d'être exemptés d'un certain nombre de taxes, du service militaire pour leurs enfants, et de recevoir d'autres subventions pendant 10 ans. La France accepta toutes ces conditions le 14 mars 1775 - d'où l'en-tête de la lettre que Franklin a reçue 5 ans plus tard, sans le mot "royale" (probablement que la patente royale avait expiré alors).

Cette " Queen's Ware " qui devenait si populaire - connue sous le nom de faïence fine en France - avait été perfectionnée dans les années 1760 par Josiah Wedgwood. L'une de

ses innovations fut de remplacer l'habituel vernis à l'étain par un vernis transparent au plomb. Nommée d'abord faïence crème on l'appela ensuite "Faïence de la Reine" après que Wedgwood obtint le patronage de la Reine Charlotte. Son succès fut tel que bientôt "on la trouva dans chaque auberge de la Russie à l'Espagne" et fut un facteur de l'effondrement, par la suite, des marchés de terre cuite traditionnelle en Angleterre, France et Hollande. Ses avantages étaient une simplicité néoclassique rafraîchissante après un excès de rococo, une manipulation plus aisée par ce qu'elle était plus légère, et une plus grande résistance aux ébréchures ; son défaut, aux yeux de certains, c'est qu'elle marquait le début de l'industrialisation.

Voyageant en France pendant l'été 1776, l'ami et associé de Wedgwood, Thomas Bentley, remarqua dans la rue St Jacques (la rue même où devait être envoyée la commande de Franklin 4 ans plus tard) quelques imitations de "Faïence de la Reine" et acheta deux compotiers. Il envoya à Wedgwood une lettre rassurante où il remarquait avec satisfaction que les modèles et le vernis étaient "sans intérêt et l'exécution mauvaise".

Wedgwood ne prit pas la stratégie française sans se rebiffer. Dans son "Adresse aux ouvriers de la Faïence au sujet de l'embauche dans les manufactures étrangères", imprimée trois ans après l'achat de Franklin, il dénonçait les mésaventures qui arriveraient aux ouvriers anglais s'ils écoutaient le chant de sirène des entrepreneurs étrangers. Il accusait particulièrement George Shaw (l'associé de Clark à Montereau et incidemment déserteur de l'armée) de proposer à ces dupes des salaires 6 fois plus élevés que ceux des ouvriers français. Le piège était que aussitôt que les apprentis du cru auraient appris les ficelles du métier, ces salaires mirobolants fondraient et "n'assureraient qu'une subsistance misérable aux Anglais qui avaient été nourris depuis l'enfance bien mieux et de façon plus substantielle qu'avec des grenouilles, des hérissons et des herbes sauvages

des champs" (tant pis pour la cuisine française !). Il serait trop tard alors pour repartir, car les Français, rusés, sauraient les en empêcher, faisant de ces ouvriers immigrés des parias en terre étrangère. Et puis, comment des citoyens anglais pourraient-ils trahir leur pays ? Cet appel se terminait avec la promesse d'une récompense de 50 guinées pour toute personne dénonçant un vil séducteur.

Heureusement pour leur amitié de longue date, il ne semble pas que Wedgwood ait été conscient du patronage de Franklin pour Montereau, tout comme ce dernier n'ait pas su que son service de table ait été un piratage du Wedgwood. Wedgwood avait fait un médaillon de profil de Franklin en 1766, et les deux étaient restés en bons termes et finalement se sont associés pour lutter pour l'abolition de l'esclavage.

Que pouvait être la raison de Franklin pour choisir cette gamme particulière ? Le plaisir de nuire à l'industrie britannique, semble-t-il, en même temps que la satisfaction de satisfaire les Français, en particulier les Holker. Et Franklin avait autour de 75 ans à cette époque, très occupé, veuf, qui ne voulait certainement pas dépenser trop d'énergie à choisir un service de table. Il a pu se rappeler le désir de sa fille Sally, sept ans auparavant, quand il habitait encore à Londres, d'envoyer un service de "Queen's Ware" à leur famille de Philadelphie. Elle pensait que le motif de rameaux autour du bord était particulièrement élégant et, en l'absence de toute indication du contraire, j'imagine que c'est le motif qu'il a choisi.

Dès qu'il remplaça Franklin à Paris en 1785, Jefferson commanda de la porcelaine fine qui reflétait son goût et raffinement personnels, mais Franklin, l'imprimeur, l'homme du peuple, avait préféré représenter son pays avec de la vaisselle d'un blanc pur, simple et d'un coût modéré.

Lecture iconographique des vignettes d'une série d'assiettes de Creil & Montereau titrée "Napoléon 1er"

par Nicole LINOL



D'après la marque imprimée au dos des assiettes de la série "Napoléon 1er", on peut prévoir la date de fabrication entre 1849 et 1867. Quel serait l'intérêt de faire une série d'assiettes sur Napoléon 1er environ 30 ans après son décès ?

Dans ce cas, l'image constituant la vignette de l'assiette peut-elle être considérée

comme une illustration du texte : la légende de l'assiette ?

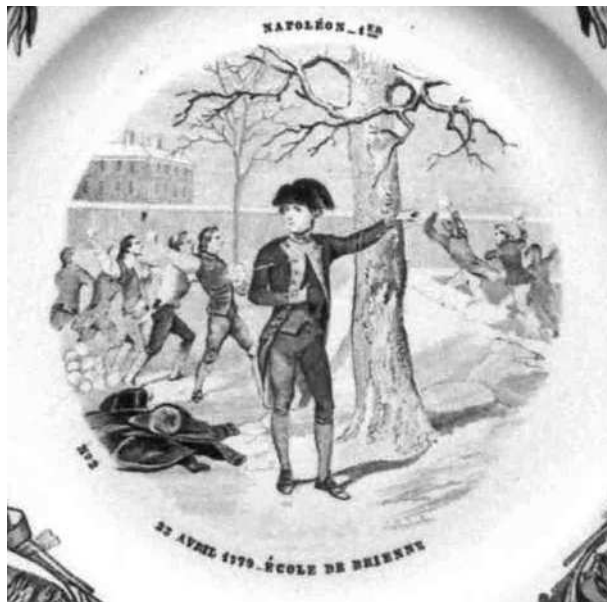
Les légendes de cette série sont très brèves. Elles ne précisent qu'un lieu, qu'un moment, qu'un grade, associés à une période de la vie .

Quelle lecture iconographique peut-on avoir de ces vignettes ?



n° 1 : 15 août 1769 - Naissance à Ajaccio

L'enfant, Napoléon Bonaparte semble protégé par la déesse guerrière Athéna, la lance à la main et coiffée de son casque, son bouclier orné de la tête de la gorgone qu'elle aurait tuée, est placé au pied du lit. Athéna symbolise l'influence de la Raison et de l'Esprit sur le courage, l'aigle symbole de hardiesse est déjà présent. En arrière-plan, le paysage représenté est une évocation des futures grandes campagnes victorieuses, ici l'Egypte avec la pyramide.



n° 2 : 23 avril 1779 - Ecole de Brienne

Durant l'hiver de 1783, on prétend qu'il aurait dirigé une bataille de boules de neige restée fameu-

se et dont la légende s'empara. De nombreux peintres, dessinateurs, graveurs contribuèrent à la commémorer au fil des années passées, entre autres :

- Horace Vernet dans "Histoire de l'empereur Napoléon" de P. M. Laurent de l'Ardèche ;
- Doedsche et Steinmetz, lithographes allemands ;
- Schule d'après Geisler ;
- Mendouze d'après Horace Vernet ;
- Fr. Kaiser et P. Wagner d'après Horace Vernet.



n° 3 : Septembre 1785 - Lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère

Au régiment d'artillerie de La Fère en garnison à Valence, le 3 novembre, il est affecté à la compagnie de bombardiers du capitaine Masson d'Auterive. Napoléon doit gravir les "trois grades" canonnier, caporal et sergent avant de recevoir le grade d'officier en 2 mois et 5 jours. Cette assiette rappelle l'ascension rapide de Bonaparte dans les différents grades de l'armée.

n° 4 (voir la vignette page suivante) :
1793 - Chef de bataillon d'artillerie à Toulon

Les anglais installés à Toulon narguent la république. Sortant du village de La Seyne, le 17 décembre, Napoléon conduit alors l'attaque décisive sur le fort du "Petit Gibraltar" (aujourd'hui fort Napoléon) et le fort de l'Eguillette. Les anglais quittent Toulon le lendemain. Le siège de Toulon s'éternisait, Napoléon arrivé sur place étudie la situation et trouve une solution rapide et efficace



qui déclenche le départ des troupes anglaises. Cette assiette rappelle le génie militaire de Napoléon Bonaparte.



n° 5 : Novembre 1796 - Général en chef de l'armée d'Italie au pont d'Arcole

Les 15, 16 et 17 novembre 1796 victoire difficile sur le feld maréchal autrichien Alvinczy. Avec 15 000 hommes des divisions Augereau, Lannes, Masséna, Bonaparte attaque 40 000 autrichiens. Il entraîne lui-même ses troupes le 15, un drapeau à la main, à l'assaut du pont d'Arcole sur l'Alpone affluent de l'Adige en Vénétie province de Vérone. Cette bataille a été idéalisée par les chroniqueurs,

alors que la victoire a été difficile et la vie de Napoléon Bonaparte a tenu à peu de chose.



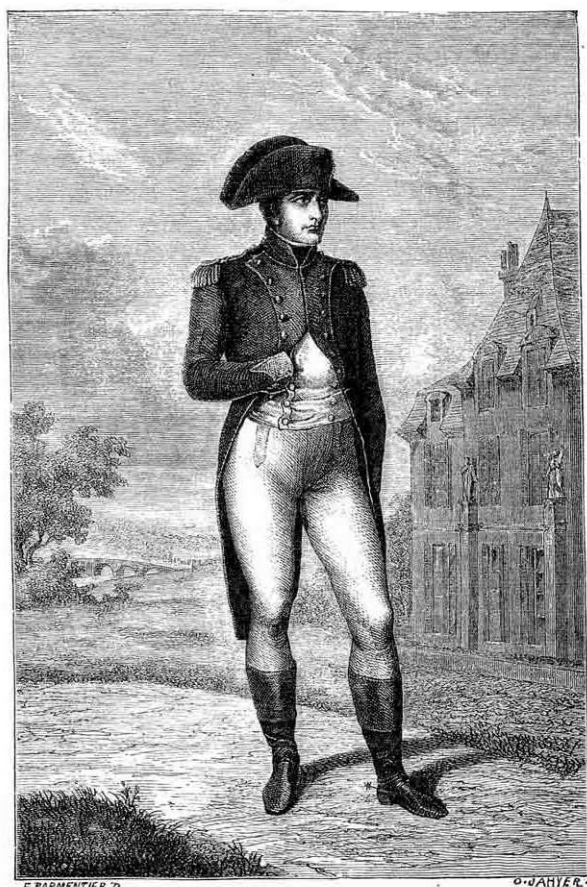
n° 6 : Mars 1799 - Général en chef de l'armée d'Egypte à Jaffa .

Jaffa : massacre de la population civile et liquidation sommaire de 4 000 turcs. Il faut inverser la charge émotive contenue dans le nom de Jaffa . Les gravures imposent l'image de Napoléon Bonaparte qui touche calmement les plaies d'un malade, comme St Louis autrefois les écrouelles des pestiférés.



n° 7 : 1800 - 1er consul de la République française .

Après la rédaction de la constitution à son domicile : le château de La Malmaison, les 4 et 10 décembre, Napoléon Bonaparte est élu premier consul aux côtés de Cambacérès et Lebrun. Napoléon installe alors le conseil d'état au palais du Luxembourg. La gloire militaire de Napoléon Bonaparte étant établie, sa capacité à utiliser une campagne militaire (l'Egypte) pour l'enrichissement culturel et scientifique de la France, contribue à créer une légende lui permettant de s'engager dans la carrière d'homme d'état.



BONAPARTE, PREMIER CONSUL

Bonaparte, premier consul. Gravure de O. Jahyer d'après E. Parmentier.

Elle n'est peut-être pas le modèle de la vignette car les pilastres surmontés d'une statue n'apparaissent pas sur la façade de la Malmaison figurée sur l'assiette. De plus, le pantalon est décoré et l'Empereur porte une épée...

n° 8 : 18 mai 1804 - Empereur des français

Le 10 mai 1804, le Sénat vote à l'unanimité l'instauration du gouvernement impérial, et fixe l'hérité de pouvoir dans la famille de Napoléon. La



Napoléon 1er, en grand costume de sacre, peint en 1805 par François Baron Gérard (1770-1837). Musée de Malmaison.



proclamation a lieu le 18 mai 1804, au château de St Cloud. Napoléon sera sacré par le pape Pie VII, le 2 décembre 1804 dans la cathédrale Notre-Dame

de Paris. Les ornements impériaux sont bénis et Napoléon se pose la couronne sur la tête. L'ancien cadet Napoléone Buonaparte, le général Bonaparte, le consul à vie de la République est devenu l'empereur Napoléon 1er.



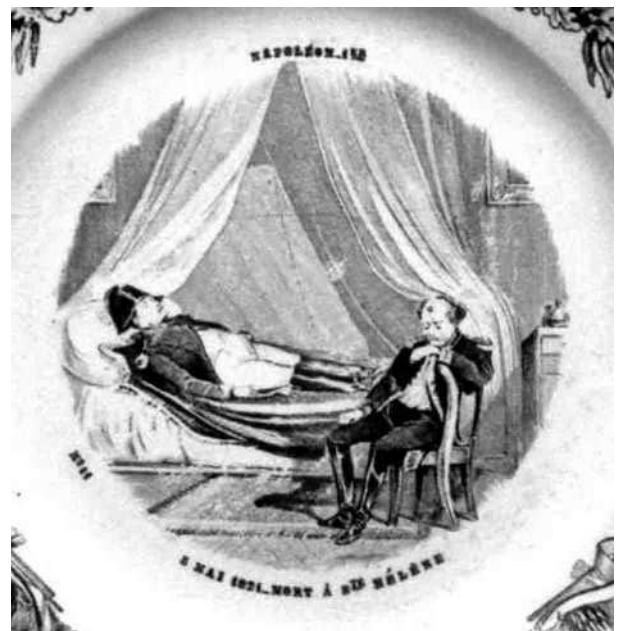
n° 9 : 4 Avril 1814 - Adieux à Fontainebleau

En fait le 20 avril 1814, face à la cour du cheval blanc devenue cour des adieux. Devant le 1er régiment de grenadiers à pied et les marins de la jeune garde alignés sur deux files, Napoléon parvenu au pied de l'escalier lance ces paroles immortelles : "Officiers, Sous Officiers, et Soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux... Que j'embrasse au moins votre général, votre drapeau !". Le général Petit, commandant des grenadiers, s'avance, l'empereur ouvre ses bras, "Qu'on m'apporte l'Aigle" (drapeau), Napoléon fait un pas au-devant du drapeau et l'embrasse. Moment de grande émotion destiné à rassembler ses anciens compagnons et tous ses partisans.

n° 10 : 1815 - Retour de l'île d'Elbe

Débarqué à Golfe Juan le 1er mars, il passe par Cannes, Grasse et marche à travers les Alpes. Le 5, à partir de Gap, son retour se transforme en triomphe. Il harangue les troupes venues vers lui, après être descendu de cheval : "Soldats du 5ème, je suis votre empereur, reconnaissez-moi ! s'il est parmi vous un soldat qui veuille tuer son empereur, il peut

le faire, me voilà". Un immense cri de Vive l'Empereur ! lui répond, les shakos sont agités à la pointe des baïonnettes, les soldats se précipitent vers leur empereur et l'idolâtrèrent.



n° 11 : 5 mai 1821 - Mort à St Hélène

Il est 5 heures 49 minutes en ce 5 mai 1821, revêtu de l'uniforme légendaire de colonel des chasseurs à cheval, l'épée au côté le corps est étendu sur un lit de camp. Montholon, qui a été nommé par l'empereur premier exécuteur testamentaire, fait porter une lettre au gouverneur anglais et lui com-

munique le désir de l'empereur d'être enterré en France. Ce que les anglais refusent, craignant déjà l'influence de la légende napoléonienne.



n° 12 : 15 décembre 1840 - Tombeau aux Invalides

Le cercueil après avoir remonté la Seine à bord de la Dorade, accoste à Courbevoie. Dans l'église des Invalides, dans la chapelle St Jérôme un cenotaphe a été élevé, entouré des drapeaux d'Austerlitz et habillé de tentures et de draperies de velours violet parsemé d'abeilles. Les généraux Bertrand et Gourgaud déposent l'épée et le chapeau de l'Empereur. Le général Bertrand grand maréchal du palais depuis 1813 accompagnera l'empereur à l'île d'Elbe puis à St Hélène où il restera jusqu'en 1821. Le général Gourgaud combattit à Waterloo et accompagna Napoléon à St Hélène ; en 1818 il chercha à intéresser les puissances au sort du captif. L'Empereur repose dans un sarcophage de porphyre rouge sur un socle de granit vert des Vosges. Le retour des cendres de l'empereur a été organisé à l'initiative du roi Louis-Philippe 1er, qui par cette action a déjà essayé de récupérer la légende napoléonienne à son profit.

Cette lecture iconographique des vignettes de cette série d'assiettes, montre qu'elles constituent un support pour la transmission de la connaissance des faits historiques.

Il semble que ces images ont aussi largement contribué à la diffusion de la légende napoléonienne, dans le but de participer au développement de

la popularité du futur Napoléon III.

Elu à la présidence de la République le 10 décembre 1848, c'est sans doute dès 1850 que ce but était à atteindre. Le 2 décembre 1852, il est effectivement proclamé Empereur.

L'iconographie de cette série d'assiettes au service d'une légende, alimente l'imaginaire 30 ans après les événements.

L'expression "assiettes parlantes" à sujets imprimés prend tout son sens par le développement de leur production industrielle.

Bibliographie :

- Ariès (Maddy) , *La manufacture de Creil (1797-1895)*, Paris, Librairie Guénégaud, 1974, rééd. 1994.

- Beaux-Laffon (Marie-Germaine), *Mutation des représentations et du goût au milieu du 19ème siècle*, in "Faïence fine et porcelaine...", édit. du C.N.R.S. Université de Toulouse Le Mirail, 2001, pp. 181-218.

- Benoît (Jérémie), *Les cérémonies vues par le peintre David*, in "La revue Napoléon", n° 20, novembre 2004, pp. 20-25.

- Bontillot (Jacques), *Les dessins d'artistes récupérés dans la faïencerie de Montereau*, in "Les dossiers de la faïence fine", n° 16, déc. 2004, 12 p. ill.

- Guillemé-Brulon (Dorothee), *La faïence fine française (1750-1867)*, édit. Massin, Paris, 1995, 140 p. ill.

- Jourquin (Jacques), *La bataille de boules de neige*, in "Napoléon 1er - le magazine du Consulat et de l'Empire", n° 17, nov-déc. 2002, pp. 6-9.

- Mannoni (Edith) , *Les faïences parlantes*, édit. Massin, Paris, sd.

- *Au service de l'Epopée : Des assiettes pour l'Empereur*, catalogue d'exposition, Musée national des châteaux de Malmaison et Bois-Préau, 30 mai- 2 octobre 1995.

Toutes les photographies des assiettes sont de Jacques Bontillot, sauf la vignette n° 7 qui est de Jean-Claude Linol.

Les *putti* de la faïencerie de Varzy

par Jean-Michel ROUDIER

Même si, en l'absence de fouilles sur le site de production, de nombreuses zones d'ombres subsistent, la faïencerie nivernaise de Varzy (1793 - vers 1798) commence à livrer quelques secrets de sa courte et intrigante histoire. Une grande partie du personnel, venu des manufactures de Nevers, Ancy-le-Franc et Clamecy, est identifiée, et le petit *corpus* de pièces attribuables à ce centre produisant des *fayences décorées de sujets révolutionnaires* permet quelques recoupements iconographiques. La récente acquisition d'un saladier par le musée Auguste-Grasset de Varzy donne l'occasion de faire le point sur la question.

L'installation des ateliers dans le palais épiscopal de Varzy (vendu comme bien national), l'intervention de Fouché accordant à Edme Rollin une subvention de 20 000 livres à *prendre sur l'impôt sur les riches du canton*, témoignent de la volonté incisive de la Révolution d'encourager ici la production d'images destinées à sa propre *médiatisation*.

Les images, justement, font l'originalité

de la production varzycoise par rapport à l'iconographie développée à Nevers. Varzy se démarque en innovant, en brouillant les pistes, en liant volontiers au canevas révolutionnaire une véritable culture, trop chargée de signes pour ne pas piquer la curiosité...

En étudiant la poignée de pièces rattachées formellement à la fabrique dirigée par Rollin, on perçoit d'emblée l'omniprésence d'un personnage-clé : le *putto*... Ce petit garçon nu, amour privé d'ailes pour n'être point trop angélique, hérité de l'Antique via la Renaissance italienne, apparaît cueillant des roses sur le fameux *Coutumier des peintres et des tourneurs*, pierre angulaire des attributions à la fabrique varzycoise, mais aussi sur plusieurs assiettes : déguisé en Hercule d'opérette, appuyé sur sa massue, il arbore une fausse moustache et un bonnet phrygien de circonstance... Ailleurs, il nous déclare fièrement, du haut de sa nudité, qu'il *terrasse les aristocrates* : dans le même temps, il tient son bonnet phrygien dans la main et le regarde, dans une attitude proche d'Hamlet méditant sur le crâne de Yorick...



Assiettes à décor révolutionnaire - inv. VF 139 et 138 (coll. Musée Auguste-Grasset, Varzy)



Corps de fontaine à décor de banquet - inv. VF 284 (coll. Musée Auguste-Grasset, Varzy)

Etre ou ne pas être... Les cinq amours attablés peints sur la grande fontaine des collections du musée ne semblent pas se poser la question... Pourtant, l'image de leurs libations,

en pleine période révolutionnaire, intrigue : quelles pouvaient bien être les préoccupations profondes des peintres de cette petite manufacture, et qui parmi eux était le lettré susceptible

d'imposer une iconographie mêlant figures de héros mythologiques, scènes galantes héritées de la plus aimable Régence, et charades visuelles à l'usage des libres-penseurs ?

Ce banquet solennel de *putti* nous renvoie au moment privilégié de la sociabilité maçonnique, l'*agape* (du grec *agapè* - amour fraternel), repas partagé après les travaux de réflexion menés au sein de la Loge. Point n'est besoin de rappeler l'importance de la franc-maçonnerie dans la diffusion des idées des Lumières, ferment philosophique pré-révolu-

tionnaire.

Ces *amours* varzycois cacheraient-ils derrière leur apparente bonhomie une volonté de *dire* l'indicible ? L'un d'eux lève-t-il son verre à la *santé* d'une Révolution dont les idéaux se sont déjà dissous dans le sang ? Son compère, au fond la pièce, s'est levé. A l'aide d'une longue mouchette, il éteint une des chandelles du lustre qui éclaire la scène. Les Lumières vont s'éteindre une à une, laissant place à l'obscurantisme...

Les pièces issues de la manufacture de



Saladier à décor galant. Acquisition 2005 - inv. en cours (coll. Musée Auguste-Grasset, Varzy)

Varzy sont suffisamment rares pour que le musée Grasset ne manque pas d'en acquérir une lorsque s'en présente l'occasion... C'est ainsi que s'est récemment concrétisée l'entrée dans les collections de ce superbe saladier.

La comparaison avec les autres pièces du musée, et notamment le fameux *Coutumier des Peintres et des Tourneurs*, véritable étalon-or de toute cette production, ne laisse pas planer de doute sur son attribution. Le rapprochement avec le corps de fontaine de la page 25, va jusqu'à suggérer une "main" identique, tant le profil du *putto* placé à gauche dans les deux pièces se superpose parfaitement, de même que le traitement du carrelage.

Ce saladier se démarque toutefois de la vingtaine de pièces attestées à la manufacture du Haut-nivernais par le parti-pris clairement non-politique de son sujet : rien d'étonnant à cela, tant les préoccupations propagandistes de Rollin et de son soutien Fouché ont souvent été détournées par les peintres présents à Varzy au profit de représentations "à tiroir", voire d'images directement puisées dans le répertoire galant de l'ancien régime.

Citons à ce propos le corps de fontaine rond (VF 21), dans lequel, à la face officielle "Vive la Nation" répond, de l'autre côté, un duo

de musiciennes en robes "à la Watteau" bien éloignées des égéries révolutionnaires...

Dans ce contexte, l'œuvre nouvellement acquise nous propose le jeu libertin de deux *putti*, dans une chambre suggérée par un large lit "à la duchesse". Un des protagonistes, couché sur le flanc, visiblement en petite forme, s'apprête à subir les assauts d'un congénère armé de sa flèche symbolique. Une interprétation simplement galante de cette scène apparemment pleine d'innocence pourrait être contredite par la présence incongrue d'un très prosaïque vase de nuit, bien visible sous le lit...

Ce détail pourrait être la clef de l'histoire et renvoyer celle-ci à une tentative d'administration d'un lavement à un malade alité... Si l'on accepte de remplacer la flèche par un clystère, cette grosse seringue d'étain, attribut classique des médecins de Molière, on retrouve alors parfaitement le cadre de ces nombreuses images populaires du 18e siècle où le scatologique l'emporte sur le galant, où le *Malade imaginaire* prend le pas sur *On ne badine pas avec l'Amour*.

L'hypothèse demande bien sûr à être vérifiée en tentant de retrouver la source iconographique précise de cette curieuse scène : en attendant, cet amusant saladier vient opportunément s'ajouter aux huit pièces déjà présentes dans les collections du Musée Auguste-Grasset, et les complète parfaitement par son inspiration "Régence" pleinement assumée en pleine tourmente révolutionnaire. Il contribue ainsi à lever un peu du mystère qui règne encore sur cette faïencerie si marginale.



Bouton de porcelaine - vers 1750



Tasse et soucoupe au décor chinois, marque Utzschneider & Cie, Sarreguemines (vers 1880).

Cette marque a été utilisée jusqu'en 1919, avant que la charge ne devienne D & V pour Digoïn et Vitry.

Des décors assez similaires ont été produits à la même époque par de nombreuses manufactures de France, de Belgique et des Pays-Bas (Maastricht).

(renseignements aimablement fournis par E. Decker, conservateur des musées de Sarreguemines).

photos G. Marin

Droit d'auteur et droit de reproduction réservés.

En vertu de la loi n° 92-597 du 1er juillet 1992, relative au code de la propriété intellectuelle (partie législative, 1ère partie, art. L.111-1), l'auteur d'une oeuvre de l'esprit jouit sur cette oeuvre, du seul fait de sa création, d'un droit de propriété intellectuelle exclusif et opposable à tous.

Par ailleurs, toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droits ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque (art. L.122-4).

Toute édition ou reproduction d'une oeuvre de l'esprit faite en violation des droits de l'auteur, tels que définis par la loi, est un délit de contrefaçon puni d'un emprisonnement de 3 mois à 2 ans et d'une amende de 915 à 18.294 [6.000 F à 120.000 F] (art. L.335-1 à 3).

La copie strictement réservée à l'usage privé de la personne qui la réalise est autorisée, ainsi que les analyses et les courtes citations, sous réserve de la mention d'éléments suffisants d'identification de la source (art L.211-3).



Ce numéro de "Passion Faïence" a été édité par

Les Amis de la faïence fine

14 rue Emile Guillaume - 89690 - Chéroy (France)

----- <http://www.amisfaiencefine.tk> ----- amisfaiencefine@wanadoo.fr -----

Directeur de la publication : Jacques Bontillot.

Imprimé par S.I.G.G., 1, Les Grands Thénards - 89150 Domats - tél. 03.86.86.48.30.

ISSN 1274-0438. Dépôt légal à parution.